

Dernier appel, Canada [Québec] 2001, 52 minutes

Luc Chaput

Numéro 215, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2001). Compte rendu de [*Dernier appel*, Canada [Québec] 2001, 52 minutes]. *Séquences*, (215), 39–39.

Dernier appel

Préparant à Montréal un documentaire sur l'histoire des téléphonistes, la réalisatrice Caroline Martel se retrouve impliquée, début 1999, dans le conflit entre celles-ci et Bell. La multinationale a décidé de refiler son service de téléphonistes à une compagnie américaine, parce qu'elles coûtent trop cher, alors qu'elle accepte que ses techniciens mettent sur pied leur propre compagnie pour continuer à travailler. Les troupes, d'abord fringantes, vont jusqu'à chanter « On veut travailler » dans le bureau de la ministre du Travail Diane Lemieux. Le syndicat va pourtant de déboire en déboire, perdant ses appuis extérieurs et subissant le contrecoup d'une politique qui veut rationaliser. Comme proteste l'une des téléphonistes : « Je me suis fait vendre partout. Parce que je suis une femme ? » Ainsi, au cœur du conflit se trouvent l'équité salariale et la place des syndicats en cette ère de mondialisation. Certaines de ces téléphonistes avaient participé en 1985 à **Quel numéro, What Number ?**, de Sophie Bissonnette, où elles montraient, par des sketches, l'influence de l'automatisation sur leur travail. Cette automatisation informatique a eu un effet dévastateur : elles n'ont plus de travail ou sont très mal payées. Ce moyen métrage nous fait espérer que la réalisatrice Caroline Martel terminera son long métrage documentaire sur l'histoire des téléphonistes, métier, semble-t-il, en voie de disparition.

Luc Chaput

Canada [Québec] 2001, 52 minutes — Réal. : Caroline Martel — Scén. : Caroline Martel — Photo : Ève Lamont, Philippe Lavalette, Caroline Martel, Ali Reggab, François Vincelette — Mont. : France Pilon — Avec : Chantal Béchar, Michèle Brouillette, Francine Charron, Odette Gagnon, Diane Lemieux, Lise Péclot — Dist. : Office national du film du Canada.



Dernier appel

Des courts de Kieslowski

Qualifiés d'inédits par le distributeur K.Films Amérique qui s'appuie sur l'envoi de son correspondant français, la plupart de ces courts métrages ont déjà été présentés à Montréal, soit au Festival du court métrage en 1995, soit l'automne dernier au Festival du cinéma polonais (voir mon article dans *Séquences*, n° 212, p. 8). On y entrevoit déjà l'acuité du regard de ce remarquable cinéaste qui prend les problèmes par le petit bout de la lorgnette, montrant ce qui se passe dans un hôpital de Varsovie (*L'Hôpital/Szpital* [1976]) où la pénurie des moyens oblige les médecins à des trouvailles. En entendant les dernières nouvelles sur notre système de santé, l'on se dit : est-on quelquefois si loin de cette situation ?

À l'École nationale de cinéma de Lodz, Kieslowski eut comme professeur Krzysztof Karabas, un adepte du cinéma direct. C'est auprès de lui qu'il apprit à habituer ses interviewés à la présence de la caméra. Mais Kieslowski garda toujours une certaine ironie teintée de scepticisme face à la réalité et au moyen que le cinéma nous donne de la dévoiler. Son *Je ne sais pas/Nie wiem* (1977), par exemple, eut à faire face à la censure en raison de ce qu'il révèle de la corruption en Pologne. Un homme croit qu'il a bien fait de dénoncer ces pratiques, mais il s'aperçoit que cela ne lui a créé que de multiples problèmes. *Du point de vue d'un veilleur de nuit/Z punktu widzenia nocnego portiera* (1978) en est le contrepoint, puisqu'il nous montre un de ces supôts de l'espionnage pour qui « Le règlement est plus important que l'homme » et qui donc trouve le régime parfait. *Les Têtes parlantes /Gadajace glowy* (1980) sont un portrait rapide de la Pologne par le biais de ces visages qui, comme l'a dit un jour ce réalisateur, « sont des paysages tristes, pleins de ce drame de vies où l'on avance sans trop savoir pourquoi ».



Krzysztof Kieslowski

Luc Chaput